



La société créole en 2012 : mythes et réalités

Mesdames et Messieurs, je voudrais adresser mes sincères remerciements à l'Association « Tous Créoles ! », qui effectue un travail remarquable pour faire progresser le partage et le vivre-ensemble dans ce pays de Martinique et au-delà, action qui ne plaît pas forcément à tous. Mais vous connaissez l'émission télévisée « *On ne peut pas plaire à tout le monde* » ! Je voudrais aussi remercier tout particulièrement mon ami, mon frère en créolité, Roger de Jaham, qui donne une impulsion certaine aux travaux de cette association.

En me présentant, je pourrais vous dire que je suis psychologue, expert près la Cour d'appel de Basse-Terre, consultant en gestion et ressources humaines ; mais j'ai surtout envie de vous dire que je suis ce que je suis et non ce que l'autre veut que je sois. Par conséquent, j'ai du mal à comprendre les discours de lamentation fondés sur « *on a fait de moi, on a fait de nous* ». Je me rappelle cette phrase de Jean-Paul Sartre, en préface de *Peaux Noires et Masques Blancs*, à propos de ce qu'il appelait le grand trou noir, ce retour en arrière fait de plaintes et de lamentations : comme Sartre, je dirais que l'important n'est pas ce que l'on a fait de nous mais bien, qu'avons-nous fait de ce que l'on a fait de nous ?

Je vais tâcher d'exposer quatre discours entendus fréquemment dans nos sociétés créoles, en vérité quatre mythes. À la différence des mythes qui habituellement sont constitués d'un discours qui appelle à une part d'imaginaire, qui sont fondés sur un symbole positif, qui exaltent la force de l'Homme ou racontent sa souffrance et qui en cela, sont constructeurs et structurants de la société, dans notre société créole, les mythes sont essentiellement des discours fondés sur une représentation fautive ou très partiellement vraie de la réalité. Ils sont fondés sur une pensée ancienne et inadaptée à la réalité et sont surtout destructeurs, car basés en majeure partie sur un imaginaire négatif et, à mon sens, empreints de manière inconsciente ou non, d'une forte dose de pulsion de mort et d'autodestruction.

1°) Le premier mythe, que l'on retrouve dans le discours de certains, est que la société créole est une société traditionnelle, solidaire, composée d'un père absent, d'une mère potto-mitan, et qui dans sa tradition est fortement agressée par la mondialisation, par les cultures extérieures. Elle ne peut subir autant de différences et autant d'agressions sans se perdre. Affirmer cela, c'est imaginer que notre société créole ne serait composée que d'êtres uniformes et pour ainsi dire de clones, qui n'auraient jamais subi le moindre métissage ; des personnes pures, comme dans certaines tribus d'Amazonie, qui n'auraient jamais reçu la visite d'êtres humains modernes. Cette représentation est celle de la mère imaginaire, de la bonne mère, celle qui gratifie, celle qui ne frustre jamais ; et c'est parfois commode d'imaginer que notre société créole serait cela.

Sauf que, d'une part, notre société créole est composée uniquement de métissage ; et d'autre part, c'est une société assimilatrice¹. On peut par exemple le constater pour notre cuisine. Si nous prenons le cas de la marinade (restes du repas des maîtres recueillis par les esclaves) qui s'est transformée avec l'apport des légumes et des épices ramenés d'Inde. Avec cet apport, nous sommes passés de la marinade à la marinade à Accra, pour finalement parler d'accras, agrémentés de morue (venue de Terre-Neuve). Il en est de même pour les *kibbi* préparés à l'antillaise, ou encore les *nems* au lambi.

Ce mécanisme de double transformation, progressif mais constant, d'un produit initial à un autre produit non fini (car toujours en devenir, cette transformation se faisant dans un fonctionnement homéostatique), en perpétuelle évolution, et -seconde transformation- un produit dont la base porte un nom initial et qui va changer progressivement de nom ; c'est ce

qui fait d'ailleurs la qualité et la richesse de notre cuisine. Il en est de même pour la langue créole (voire pour toute langue vivante). Ce double mécanisme peut être décrit comme celui de l'assimilation et je fais l'hypothèse que la société créole est une société assimilatrice. Une société qui assimile les peuples qui viennent chez nous en leur permettant de cohabiter, pour finalement leur permettre de vivre ensemble, chacun apportant sa composition originale pour permettre la création de plats nouveaux qui marient la tradition de chaque pays à la sauce créole. Et je pense, dès lors, qu'il faut nous positionner par rapport à cette capacité d'assimilation plutôt que de vivre dans une situation d'opposition ou de repli sur soi. Autrement dit, la société créole n'est pas traditionnelle mais assimilatrice, elle est de tradition assimilatrice. Et loin de vivre la modernité ou les apports culturels comme des agressions, elle les transforme pour les rendre créoles, pour leur donner notre cachet, notre marque de fabrique.

2°) Le deuxième mythe, qui lui aussi relève davantage du préjugé que l'on pourrait examiner, c'est celui qui consiste à penser que la société créole est née de l'esclavage et qu'elle n'en est pas sortie. Et par voie de conséquence, la violence actuelle serait le produit de notre aliénation et l'expression de notre lutte pour la survie, pour sortir de l'esclavage, qui constitue un emprisonnement psychique et physique.

Il nous faut dire un mot sur la naissance de la société créole et plus précisément de l'Homme créole. Nous faisons l'hypothèse que le premier créole est né lorsque l'esclave a renoncé au retour en Afrique, pour s'implanter définitivement dans ce pays qui, au départ, était pourtant celui de son malheur. Je fais l'hypothèse qu'il en a été de même pour tous les hommes qui ont foulé le sol des Antilles alors que ce n'était pas leur pays d'origine, et qu'une fois arrivés, contraints et forcés ou de plein gré, ils faisaient le choix de faire souche, de prendre racine dans ces pays.

Ce que je veux dire par là, c'est que nous avons toujours le choix. Sans aller jusqu'à dire comme Sartre que nous n'avons jamais été aussi libres que sous l'occupation allemande, affirmation qui à mon sens signifie que, même dans les situations les plus contraignantes (ce qui n'est plus le cas en 2012), nous avons encore le choix entre *collaborer* ou *marronner*. Je prendrais plutôt la référence de Nietzsche dans *Ainsi parlait Zarathoustra*, dans lequel l'auteur nous dit que le lion devient enfant lorsqu'il dit JE et l'enfant devient homme lorsqu'il dit JE VEUX. C'est notre positionnement de départ et même notre postulat : je ne suis pas ce que l'on veut que je sois, je suis ce que je veux être. Par conséquent, en raison de ma façon de penser, je ne peux croire que l'esclave était uniquement ce que le maître voulait qu'il soit. C'est parce qu'il a renoncé à l'Afrique qu'il est devenu Antillais, et pas seulement parce qu'il a été emmené de force dans ces îles pour être considéré comme une force de travail gratuite et servile et comme un bien meuble.

Cette parenthèse faite, revenons à notre sujet. On peut, d'une certaine manière, imaginer que l'emprisonnement psychique existe, mais il n'est pas seulement lié à l'esclavage du commerce triangulaire et de ses conséquences juridiques, économiques, sociales et politiques. Le fait d'être sous influence se perçoit aussi à travers l'impact des sectes, des gourous, dotés d'un pouvoir toujours plus grand, au fur et à mesure que la crise s'accélère. Il faut aussi se souvenir que le besoin de contrôle et d'influence est humain, que tout être humain a besoin de contrôler, de coloniser ; on peut quelque part affirmer que tout être humain est colonisateur. D'ailleurs, on a dit que l'homme colonise la nature pour s'implanter, et c'est d'abord une action humaine que d'être colonisateur. Aujourd'hui, cette vision est perçue de manière extrêmement négative, mais on peut penser que la violence actuelle qui est dirigée en priorité contre les proches, contre les semblables, contre les membres d'une même famille, contre des voisins et amis, ne peut être la conséquence de l'esclavage, puisque la violence liée à l'esclavage devrait directement toucher les maîtres ou leurs représentants,

comme ce fut d'ailleurs le cas dans de nombreuses révoltes d'esclaves. On sait par exemple, à travers l'épisode de *La Mare au punch* à Marie-Galante, que la révolte des esclaves était d'abord dirigée contre les prêtres et les religieuses qui détenaient du pouvoir et étaient par extension les représentants du pouvoir politique, économique et juridique dans cette île. Et l'on savait que l'ennemi à abattre était le clergé, le maître ou le gérant, et tous ceux qui représentaient la caste des dirigeants. Aujourd'hui, s'il y avait une véritable violence liée à l'esclavage, elle devrait se tourner vers l'État, vers la police, vers l'armée, vers tout ce qui représente la France. Or cette violence se déchaîne contre nous-mêmes. Autrement dit, nous sommes en train de nous détruire et de ne pas détruire ceux qui sont censés nous mettre en situation d'aliénation. Ceci peut être expliqué par le fait que notre société, telle qu'elle est pensée par les tenants de ce discours, n'est que la négation de ce que nous sommes et la négation de ce qu'est l'autre. Nous l'avons d'ailleurs constaté de manière culminante à travers les événements de 2009 aux Antilles, caractérisés par cette violence qui légitimait la prise du pouvoir par des gens qui désignaient leurs frères comme des ennemis, des exploitants, des profiteurs ; nous sommes encore aujourd'hui dans la continuité de cette violence.

Le lien entre la montée de la violence sociale et la crise de 2009 a été affirmé par moi dès les premiers jours du mouvement, et rappelé par l'actuel ministre des Outre-mer dans son dernier ouvrage. Mais il faut préciser que ce mouvement n'a été que l'expression exacerbée d'une absence de lien, de solidarité, d'éducation et d'encadrement dans notre société. En effet, l'on ne cultive plus les valeurs du travail, du respect, de la nécessaire échelle sociale. Il n'y a que dans le discours de Jean-Luc Mélenchon (théoricien qui en fait rêver plus d'un, mais qui demeure non élu), que l'on prétend supprimer les classes sociales et prendre le pouvoir aux patrons. Mais dans une telle conception, que l'on a largement retrouvée dans les événements de 2009, on ne peut dès lors créer d'émulation et c'est une escroquerie intellectuelle que de penser que n'importe qui peut diriger une entreprise et que nous sommes tous naturellement égaux. Le patron est nécessaire, il faut lui reconnaître ses qualités, son engagement, sa prise de risque et sa préparation de l'avenir ; « *ce rêveur réaliste* », comme le décrivait Willy Angèle, patron du MEDEF Guadeloupe. Et si nous pesions tous du même poids, nous ne pourrions que disparaître, car la vie n'aurait plus d'intérêt, n'aurait plus de sens, puisqu'aucune progression sociale ne serait possible. C'est le *no future* des punks, qui n'ont pas de montre à leur bras (car il n'y a plus de temps), et s'ouvrent les veines par désespérance car le futur c'est la vie. Lorsque l'on regarde l'avenir dans son rétroviseur, on ne voit que ce qui a été et qui est aujourd'hui mort. Je crois que la violence actuelle naît principalement de cette volonté égalitariste qui tue le rêve et l'envie de voir demain, et surtout qui tue l'envie de se voir demain plus grand et plus fort. C'est vrai qu'il y a la crise, mais il y a l'Homme et ses choix et on ne peut dire que c'est la crise qui annihile toute pensée humaine.

3°) Le troisième mythe est d'affirmer que la société créole n'est composée que de spécificités et qu'on ne peut l'analyser qu'en fonction de ses spécificités. C'est un discours très largement entendu, y compris dans le milieu universitaire, tant il est vrai qu'en Guadeloupe, on parle de double insularité, de triple insularité et je pousse un peu le bouchon en me disant que celui qui habite la section de Baie-Mahault, qui se situe à l'extrême pointe est de l'île de la Désirade subit, du fait de son éloignement, une quadruple insularité ! Mes chers amis, je vais vous faire un aveu, qui rendra tristes les tenants du discours de la spécificité : nous partageons le même soleil, la même lune, les mêmes vents que tous les habitants de l'hémisphère nord et de la Terre. Allons plus loin et posons-nous la question : comment 400.000 individus, si intelligents, si différents, si uniques soient-ils, peuvent-ils prétendre être LA référence pour les 6 milliards d'humains restants ? Il y a, à mon sens, une perception un peu nombriliste qu'il convient de remettre rapidement en question.

En effet, s'il existe chez nous de véritables difficultés de communication du fait de l'absence de moyens de transport efficaces, que ce soit dans le domaine terrestre ou maritime,

on ne peut rendre responsables de cette carence que les acteurs politiques et économiques, et non penser que c'est l'espace, l'histoire, la sociologie et je ne sais quoi encore. Quand je vois le viaduc de Millau (2.450 m de long), on se rend compte que l'on pourrait construire un pont entre Saint-François et la Désirade. Sauf que pour le développement actuel de la Désirade et dans l'esprit de développement de la Désirade, il n'est pas prévu de Viaduc de Millau ! Je crois qu'il faut aussi accepter de se dire que certaines orientations politiques ne sont pas toujours faites pour progresser, mais pour renforcer les retards de développement. On peut d'ailleurs noter qu'une population externaliste comme la nôtre (qui croit facilement à l'influence extérieure, souvent maléfique et par conséquent à la destinée) accepte assez facilement de subir cette régression, alors qu'elle devrait, au contraire, réclamer des conditions décentes pour voyager, que ce soit par voie maritime ou par voie terrestre. Et pour faire bouger la conscience de la population, je crois qu'il faut, comme le dit justement Jacky Dahomay, professeur de philosophie guadeloupéen reprenant une expression de Durkheim, « *le développement d'une véritable conscience collective, d'une société civile, pour remettre en question cet état de fait* » ; et par conséquent ne pas trouver des expressions qui vont permettre de justifier l'absence de politique à long terme menée chez nous.

4°) **Le quatrième mythe** de pensée qui affecte la société créole, c'est que nous sommes Français depuis la départementalisation de 1946 et que par conséquent nous avons, comme tous les autres départements français, une préfecture, une sous-préfecture, des routes nationales, des droits, ainsi qu'un système juridique et économique similaire à la France, ce qui constitue une belle avancée de la société créole. *Et si l'on peut haïr l'américain, il faut reconnaître que ses biscuits sont bons.* C'est cette voie que ceux qui sont nés avant nous ont tracée en voulant un CHU, un Conseil général, un Conseil régional de plein exercice. On voit d'ailleurs que ceux qui pensent comme cela ont souvent le sentiment de dire « *mais de quoi vous vous plaignez, alors que vous avez tout et d'autres départements n'ont pas cela* ». Nous pensons que s'il existe une revendication régionaliste ou nationaliste régionale, pour une société différente voire même à l'opposé de la société française, c'est parce que justement il y a eu trop le désir d'homogénéiser et d'uniformiser. Ceci est dû d'abord à la République, la France est une et indivisible et il n'est pas question de reconnaître des régions autonomes, des *landers* comme on dit en Allemagne. Et nous pensons malheureusement qu'il y a quelque chose de contradictoire entre, d'une part, la décentralisation qui doit permettre aux régions d'être plus autonomes et, d'autre part, une conception plus ancienne, plus jacobine qui est de recentrer le pouvoir sur Paris ; et cela, nous Créoles, nous ne l'acceptons pas. Fred Deshayes, universitaire, fait à ce propos une remarque intéressante sur ce qu'il appelle le paradoxe des Antillais : tous les Créoles sont nationalistes, mais quand on leur demande d'accéder à l'indépendance, ils disent non, nous sommes et voulons rester Français. Il n'y a là à mon sens, aucune manifestation schizophrénique ni de contradiction. C'est parce qu'il n'y a pas seulement le désir de profiter des bienfaits des apports de la société française, mais il y a surtout le besoin de dire que nous acceptons d'être Français mais acceptez notre différence, et acceptez aussi nos apports à cette société française.

Pour conclure, je dirais que j'ai essayé de montrer à travers ces différentes affirmations, qui se sont révélées à mon sens des préjugés, qu'il fallait non pas considérer la société créole comme une société statique, mais -comme toute société- comme un groupe humain en mouvement. Nous devons accepter ce mouvement et non pas continuer de regarder l'avenir dans notre rétroviseur comme nous le faisons trop souvent. Agir ainsi, c'est vivre dans ce qui a été, mais c'est surtout contempler de manière destructrice les cadavres parsemés sur les routes. D'ailleurs, tous les *backward movement*, comme on les appelle dans les îles anglophones, ont souvent échoué parce que la Terre tourne, les choses avancent, les heures défilent, donc nous devons continuer à aller de l'avant et non freiner, ni arrêter la pendule du temps.

Je crois que c'est parce que nous sommes une société créole, que nous avons une énergie incommensurable, qu'en si peu de temps, nous soyons passés de la situation, pour les nègres et de leurs descendants, de biens meubles, à la situation d'intellectuels que nous sommes aujourd'hui. Mais plus encore, nous avons réussi à cohabiter avec les apports différents qu'ont été ceux des Libanais, des Israéliens et des Chinois aujourd'hui pour vivre ensemble, car la société créole c'est aussi cette force et cette richesse. Et nous pensons que la question de l'intégration qui se pose en métropole de manière exacerbée, n'est pas quelque chose de possible chez nous. Au contraire, l'intégration se fait naturellement, car les hommes venus se sentent automatiquement des Créoles par leur apport à cette société, à travers la cuisine, à travers les habitudes de vie, qui sont des éléments qui permettent d'exprimer cette vie sociale et cette créolité. Nous acceptons aussi celui qui vient d'ailleurs, car nous savons que de toute façon il sera intégré chez nous et qu'à un moment ou à un autre il va comprendre et/ou parler notre langue et qu'il va aussi être habité par notre culture et notre façon d'être au monde ; par conséquent, nous n'avons pas la frayeur de la différence. Il faut aussi que nous acceptions l'idée que si nous sommes un peuple assimilateur (et non assimilé) alors nous avons des ressources qu'il faut développer dans des secteurs choisis. C'est pour cela qu'il faut qu'il y ait une véritable politique pour décider, orienter et aider les secteurs à se développer et cesser de donner uniquement les moyens financiers aux sportifs. Mais plus encore, il convient que nous-mêmes soyons persuadés que notre tête ne doit pas servir uniquement qu'à taper dans un ballon. Mais pour cela, il faut que nous puissions, nous-mêmes, avoir un autre regard sur nous, pour que les autres nous regardent différemment.

Pour finir, je reprendrai ce passage du texte de Félix Éboué qui résume admirablement tout ce que j'ai pu dire pour tenter de vous convaincre : « *Jouer le jeu, c'est piétiner les préjugés, tous les préjugés, et apprendre à baser l'échelle des valeurs uniquement sur les critères de l'esprit. Et c'est se juger, soi et les autres, d'après cette gamme de valeurs (...). Jouer le jeu, c'est savoir prendre ses responsabilités et assumer les initiatives, quand les circonstances veulent que l'on soit seul à les endosser ; c'est pratiquer le jeu d'équipe avec d'autant plus de ferveur que la notion de l'indépendance vous aura appris à rester libres quand même. Jouer le jeu consiste à ne pas prendre le ciel et la terre à témoin de ses déconvenues, mais, au contraire, à se rappeler les conseils laminaires d'Epictète à son disciple : « Il y a des choses qui dépendent de nous ; il y a des choses qui ne dépendent pas de nous ».*

Je vous remercie de votre écoute, de vos questions, de vos remarques et de vos apports.

Errol NUISSIER

Schœlcher, le 15 septembre 2012

ⁱ Je remercie le Pr Jean BERNABÉ de m'avoir aidé à trouver l'expression linguistique la plus adaptée, en me proposant l'expression société *assimilatrice* plutôt qu'assimilationniste.